

ANDRZEJ
STASIUK

Un vague sentiment de perte

récit traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

"Ma grand-mère habitait en Podlachie. Sa maisonnette ne se trouvait pas dans un village, mais dans ce que l'on appelait une «colonie» – des habitations paysannes éparses, séparées par des boqueteaux de trembles et des haies de vieux peupliers élancés. Au milieu d'un jardin fruitier. L'été, la fraîcheur s'y maintenait même en plein midi. Les pommiers étaient tous très vieux, imposants, leurs couronnes s'entrelaçaient en un royaume d'ombre éternelle."

(Extrait)

Stasiuk se souvient ici de quatre êtres disparus auxquels il rend hommage avec une légèreté qui tient du paradoxe. L'histoire de sa grand-mère, ancrée dans une Pologne d'un autre temps, forme le début de ce livre – mais l'âme de cette merveilleuse conteuse, qui était capable de ressusciter les fantômes, imprègne chacun des quatre récits. C'est elle qui a légué à Stasiuk l'art de narrer, et c'est au fil des méandres de sa mémoire qu'il distille de précieuses réflexions existentielles.

Œuvre lumineuse, habitée, profonde, *Un vague sentiment de perte* est le pendant méditatif du roman picaresque autobiographique *Pourquoi je suis devenu écrivain* (Actes Sud, 2013).

ANDRZEJ STASIUK

L'écrivain et poète polonais Andrzej Stasiuk est né en 1960 à Varsovie. Considéré comme le chef de file de la littérature polonaise contemporaine, il collabore à diverses revues littéraires et culturelles. Presque tous ses écrits fictionnels ont été traduits en français ainsi qu'en d'autres langues. Son œuvre a souvent été récompensée. En France, la tonalité inimitable de sa prose ainsi que son amour profond pour les oubliés de l'Europe ont suscité beaucoup d'enthousiasme.

Deux de ses précédents textes, Taksim *(2011) et* Pourquoi je suis devenu écrivain *(2013), ont été publiés chez Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

PAR LE FLEUVE, Le Passeur, 2000.
DUKLA, Christian Bourgois, 2003.
CONTES DE GALICIE, Christian Bourgois, 2004.
MON EUROPE (avec Iouri Androukhovitch), Noir sur blanc, 2004.
L'HIVER, Noir sur blanc, 2006.
LE CORBEAU BLANC, Noir sur blanc, 2007.
SUR LA ROUTE DE BABADAG, Christian Bourgois, 2007.
FADO, Christian Bourgois, 2009.
NEUF, Christian Bourgois, 2009.
MON ALLEMAGNE, Christian Bourgois, 2010.
TAKSIM, Actes Sud, 2011.
POURQUOI JE SUIS DEVENU ÉCRIVAIN, Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : © Marko Nadj

Ouvrage conseillé par Margot Carlier

Titre original :
Grochów
Éditeur original :
Wydawnictwo Czarne, Sękowa
© Andrzej Stasiuk, 2012

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04770-2

ANDRZEJ STASIUK

Un vague sentiment de perte

récit traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

GRAND-MÈRE ET LES ESPRITS

Ma grand-mère habitait en Podlachie. Sa maisonnette ne se trouvait pas dans un village, mais dans ce que l'on appelait une "colonie" – des habitations paysannes éparses, séparées par des boqueteaux de trembles et des haies de vieux peupliers élancés. Au milieu d'un jardin fruitier. L'été, la fraîcheur s'y maintenait même en plein midi. Les pommiers étaient tous très vieux, imposants, leurs couronnes s'entrelaçaient en un royaume d'ombre éternelle.

Cette forêt fruitière côtoyait une prairie. Jamais pourtant je n'entendais prononcer ce mot. On disait *smug*, les vaches allaient paître dans le *smug*. Une coulée de verdure avec, quelque part au milieu, un puits pour abreuver le bétail. C'était un puits ancien, entouré de planches de bois en guise de margelle. Le seau, on le remontait à l'aide d'une perche munie d'un crochet. La perche s'appelait *kluczka*.

La voyelle *u* a une sonorité particulière, la plus délicate qui soit, la plus douce de toutes les voyelles.

Chaque fois que je pense à ma grand-mère, ces deux mots me reviennent en mémoire : *kluczka*, *smug*. Et aussi un troisième : *duch**.

Ma grand-mère croyait aux esprits.

Dans les années 1960, il n'y avait pas encore l'électricité chez eux. Grand-père montait sur un petit escabeau et allumait la lampe à huile suspendue au plafond. L'automne, il le faisait assez tôt dans la journée, à six heures, peut-être même à cinq heures de l'après-midi. Chaque automne, je venais avec mon père chercher des pommes, des cageots entiers de pommes que nous chargions dans le camion de mon oncle, un véritable routier du début du communisme.

Grand-mère croyait donc aux esprits. Mais cela n'avait rien à voir avec une croyance craintive ou calculée, comme celle que l'on acquiert à force d'entretenir des contacts fortuits avec l'au-delà grâce aux rêves ou aux hallucinations – non, rien de tout ça.

Elle s'asseyait dans un coin, sur le lit recouvert d'une épaisse couverture de laine, et l'on voyait derrière son dos deux cerfs près d'une source dans un paysage bleu et vert ; la pâle lumière jaune de la lampe n'en faisait ressortir que la blancheur argentée de l'eau. Et elle racontait… De longs récits. Il y était toujours

* En polonais, *duch* signifie "esprit". *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

question d'événements les plus ordinaires : travail, visites, voyages au bourg voisin, réunions de famille. Une narration paisible, truffée d'anecdotes, de noms d'objets, de prénoms. Topographie de son village et de quelques bourgades alentour, chronologie étalée entre Noël, l'Assomption et la Toussaint.

Cette matière lisse et monotone se fendillait parfois, les fils de la trame s'écartaient soudain, laissant entrevoir un au-delà prodigieux, différent en tout cas.

Ainsi, un soir d'été, en rentrant de chez une de ses nombreuses cousines germaines, grand-mère vit une silhouette blanche entre deux meules de foin. Ni homme, ni bête, cette créature courait le long d'un sentier champêtre tantôt sur deux pattes, tantôt sur quatre, bien distincte dans le clair de lune, mais comme immatérielle.

Un autre jour, peu après le décès d'un proche, elle vit le mort en question pénétrer dans sa cuisine : la porte grince, le visiteur inspecte une à une les étagères et les tiroirs de la crédence, puis s'en va sans rien emporter. Cela se passait à l'aube. Grand-mère était en train de se lever. Elle fut témoin de cette visite, assise sur son lit à l'endroit même qu'elle avait choisi pour raconter ses histoires.

Bien entendu, je ne me souviens pas de tout, j'en garde à peine quelques bribes. Mais j'ai bien retenu l'ambiance de ces récits : incroyablement naturelle, sans étonnement ni exclamation.

Cette déchirure dans l'étoffe de l'existence ne se produisait sans doute que dans mon imagination, c'est moi qui y voyais des trous. Ma grand-mère, elle, ne le remarquait pas. Pour elle, c'était dans l'ordre des choses : les événements n'obéissaient qu'à un seul ordre supérieur et indivisible et étaient donc aussi réels que légitimes. Peut-être sa conscience procédait-elle tout de même à des distinctions, faufilant et rapiéçant des endroits usés, décousus, mais impossible de retrouver dans ses récits la trace d'un tel ravaudage.

Lorsque, par la chaleur suffocante d'un après-midi, une mini-tornade emportait les bottes de foin alignées dans le champ, grand-mère faisait un signe de croix, suivait le phénomène du regard et reprenait sa besogne. Après tout, c'était juste le Mal qui manifestait ainsi sa présence sous l'un de ses terribles aspects. Jamais la moindre exaltation, de celles qui accompagnent les tables tournantes ou les nouvelles d'Edgar Allan Poe. Grand-mère faisait plutôt penser à Svidrigaïlov et à ses escapades, somme toute banales dans leur forme, de l'autre côté de l'existence. Feu son cousin occupé à fouiller dans la crédence, je m'en rends compte aujourd'hui, égalait par sa réalité et sa présence le spectre du valet Filka pénétrant, avec sa manche déchirée au coude, dans la chambre d'Arkadi Ivanovitch.